



1/ La Commission européenne a déclaré 2008 « Année européenne du dialogue interculturel ». En France, le lancement de cette année a été confié à la « Cité nationale de l'histoire de l'immigration » qui a organisé, à l'Unesco, les 13 et 14 mars 2008, des « tables rondes » dont je résume les titres significatifs :

- *Théories et pratiques de l'interculturel : quel décalage entre le penser, le dire et le faire ?*
- *Politique territoriale : reconnaissance des différences, émergence d'une culture commune ?*
- *Diversité culturelle et cohésion sociale : avenir des modèles universaliste et culturaliste ?*
- *Diversités culturelles et construction européenne : une réponse à la mondialisation ?*

2/ On sait bien qu'aujourd'hui les médias se targuent autant de créer les événements que d'en rendre compte. Le résultat c'est qu'il faut (comme dans la publicité) d'abord exister, se montrer. Le principe même de créer une journée mondiale de la femme (c'était le 8 mars) ou une année européenne du dialogue interculturel (2008) a quelque chose de choquant. Ce qui est important est présent de façon constante. En plus, la localisation d'une célébration fait affluer ceux qui se célèbrent à travers elle. Dans ces conditions, le plus souvent, ce qui est dit ne traite que latéralement du thème inscrit. La rencontre des 13 et 14 mars à l'Unesco n'échappait à ce sort que dans la mesure où elle se prénommait « lancement » de cette année. Cela laisse espérer que les véritables développements sont encore à venir.

3/ Il est vrai, reconnaissons-le, de nombreuses initiatives sont prises. Et même davantage, le dialogue interculturel ne peut manquer d'être à l'oeuvre dans tous les grands secteurs des activités humaines, qu'il s'agisse des entreprises, des immigrations économiques ou politiques ; ou encore de la diplomatie et du droit, des sciences et techniques, des arts et littératures, des médias et des sports, de l'éducation et des formations. Justement, toutes ces situations et toutes leurs occasions semblent buter sur le maintien d'un monde à feu et à sang. Et dans le quotidien, sur la prolifération intarissable des attitudes xénophobes.

4/ il y a donc bien là un divorce extrême entre des intentions et des réalisations qui peuvent se réclamer d'un dialogue interculturel et des réalités qui en démontrent sans cesse le faible impact. Il y a un interculturel de bonne volonté qui échoue devant une interculturalité factuelle souvent monstrueuse : celle des guerres qui ne trouvent aucune fin, celle des terrorismes mondiaux, celle des génocides qui se reproduisent ici ou là. Tout se passe comme si ce divorce ne donnait lieu à aucune réflexion en profondeur. On poursuit un interculturel sympathique sans se demander s'il fait le poids. Sans doute parce que l'on connaît la réponse. Ou alors et c'est plus grave parce que cet interculturel est l'alibi de notre impuissance foncière à inventer une autre humanité.

5/ Lors de la quatrième table ronde, à laquelle nous avons été invité, deux intervenants ont réclamé des actions. Avec raison, mais on pouvait croire que c'était quelque peu contre un prétendu intellectualisme fait de discours. Nous avons précisé qu'il ne fallait pas se tromper. Depuis quand l'action serait-elle, à elle seule, la solution, si elle n'est pas accompagnée de capacités d'analyse et de synthèse, c'est à dire de pensée, de réflexion ?

6/ Par où commencer ? Par lever un déni ! Il nous faut arrêter de faire comme si nous étions sans prises sur les violences extrêmes, comme si elles nous tombaient dessus. Certes, Ssi nous évitons de les penser, elles continueront. Or c'est ce que nous faisons. L'histoire de l'Europe débouche sur la Shoah nazie. Nous nous en prenons aux nazis. Mais ils ne sont pas une génération spontanée. Ils sont apparus dans une Europe qui n'a cessé de pratiquer la violence à l'égard de l'autre, qui n'a cessé d'expulser les uns ou les autres ou de les exploiter chez eux mêmes. Nous continuons à nous mentir en déclarant que tout cela n'a rien à voir avec l'interculturel. Nous dressons un bon interculturel de convivialité et nous le célébrons. Mais nous ne lui donnons pas sa vraie mission : prendre en compte l'interculturel factuel, celui des violences qui ne cessent. Nous préférons dire qu'il n'est pas l'interculturel comme si les humains n'étaient pas en train de s'entretenir à travers toutes ces violences.

7/ Il nous faut comprendre cela. Les progrès des sciences humaines, de l'histoire et de la philosophie ont fait aujourd'hui de telles avancées qu'il nous faut en profiter. Non pas dénoncer la théorie mais trier les bonnes et mauvaises théories. Nous n'avons pas trop de théorie, nous n'en avons pas assez. Au lieu de célébrer un bon interculturel et de refuser de voir le mauvais, il nous faut prendre à bras le corps et à bras l'esprit, la totalité de l'aventure humaine et la comprendre mieux pour nous y engager mieux. Pour notre part, ici, dans « La Révolution prolétarienne », nous avons commencé ce parcours. Nous espérons pouvoir continuer aussi dans un échange avec les lecteurs.

8/ En attendant, nous voudrions donner la parole à un philosophe qui, à travers ses ouvrages, se consacre au dialogue interculturel entre la Chine et l'Occident. Si nous ne nous avançons pas dans cette voie théorique, nous allons laisser venir entre les continents les mêmes violences qui se sont manifestées au 20^e siècle, en Europe. Or que nous dit François Jullien dans un livre qui vient de sortir et dans nous rendrons compte prochainement ? Il nous dit que notre dialogue interculturel s'apparente à de la pensée faible alors que c'est d'une pensée forte dont nous avons besoin.

9/ Philosophe et sinologue, François Jullien, mondialement traduit, édité ici chez Fayard, s'interroge, en ce début 2008 : « *De quoi "dialogue" est-il le masque?* ». Il répond par une profonde et sévère critique : « *..dialogue paraît une notion désespérément faible...vis-à-vis des cultures et de leurs... affrontements, ...bavarde par sa rhétorique intarissable, en l'absence d'un concept exigeant pour l'orienter.*

Il trouve même la notion suspecte : « *Ne dissimule-t-elle pas, sous la parade des bons sentiments, une dispersion, trop hâtivement consentie, de la pensée du Tout, le renoncement à produire une nouvelle figure globale de la vérité,... bref, sous ce pluralisme apparent et recommandable, un désengagement théorique qui n'ose dire son nom ?*

Du point de vue de la *Realpolitik*, il se demande si le dialogue interculturel signifie « *une incapacité nouvelle, de la part des Occidentaux...à tenir encore un discours hégémonique* ». A moins qu'il ne soit « *une manière enrobée de faire passer leur universalisme... qui rencontre de plus en plus de résistance de par le monde, compte tenu du renforcement des autres puissances ?*»

10/ Cependant, François Jullien s'interroge alors sur ce qui se présente face à ce « dialogue entre les cultures ». Il prend en compte la thèse inverse, fortement exprimée par Huntington, celle du "choc" - clash - entre les cultures, thèse qui désigne « *ce pluriel des cultures comme la source nouvelle - et principale - des conflits du monde à venir.* »

Pour éviter cela François Jullien pense que nous n'avons pas d'autre moyen que de mettre quand même en oeuvre le dialogue entre les cultures, mais il faut, d'autant plus, que nous soyons d'une extrême exigence à son égard.

Ce dialogue doit remettre « *en chantier les cultures entre elles y compris l'occidentale, dans des vis-à-vis divers appelés à se multiplier, et ce d'abord par la traduction* ». N'est-ce pas, demande-t-il « *l'unique façon sensée de dénouer le clash qu'on voit engagé aujourd'hui entre civilisations ?* »

11/ Mais en quoi peut donc bien consister cette remise « en chantier » ? A partir d'une connaissance conjointe des pensées occidentale et chinoise, commence un travail difficile à comprendre et facile à méconnaître. On peut, en effet, penser que ce travail relève d'un simple comparatisme de pure érudition. Ou encore, qu'en dressant l'altérité chinoise face à l'occident, Jullien n'est qu'un culturaliste qui ne sait plus ensuite comment faire communiquer les cultures à ce point opposées.

On peut même penser que son oeuvre est toute entière une entreprise de démolition de la pensée de l'occident et d'éloge sans partage de la pensée des Lettrés chinois. On peut même se poser *Contre François Jullien*, comme l'a fait Jean François Billeter (2006), en estimant que de tels travaux, s'ils ne cautionnent pas la réalité géopolitique chinoise, détournent au moins de s'en préoccuper.

12/ L'entreprise de Jullien doit être comprise tout autrement. Il ne s'agit en aucun cas d'opposer pour les juger les deux pensées occidentale et chinoise. Pas davantage de montrer qu'elles ont toutes les deux de bons et de mauvais côtés qu'il faut simplement trier. Nous devons les prendre comme « vision interprétative du réel » dont chacune a son entièreté et sa cohérence.

Toutefois, comme réponses, elles n'apparaissent pas compatibles et ne sont pas conciliables au plan de leurs contenus produits au cours de l'histoire. C'est qu'elles se sont construites en faisant des choix en écart. Mais en écart de quoi ? Le trouver nous permettra de construire une problématique adaptative de l'expérience humaine dont nous n'avons même pas conscience. Au travers des pensées de l'Occident et de la Chine, c'est bien plutôt d'une nouvelle connaissance de l'humain qu'il s'agit.

14/ L'oeuvre de Jullien abonde en exemple. Prenons-en un radical. La pensée de l'occident se réfère avec la logique d'Aristote au « principe de contradiction ». Il est encore nommé du « tiers exclu » parce qu'il n'y a pas de tiers possible entre vrai et faux. Karl Otto Apel et Jürgen Habermas ont voulu, aujourd'hui encore, démontrer que ce qui fonde la communication humaine relève de ces règles de la discussion que tout être humain se doit de reconnaître. Si on ne les reconnaît, pour Aristote on n'est qu'une plante ; pour Apel, on est suicidaire ; pour Habermas on s'exclue de l'humanité. Quelle assurance voire quelle arrogance !

Certes, la contradiction n'est pas ignorée de la pensée chinoise. Ne serait qu'au travers du titre d'un ouvrage célèbre de Mao Zedong, justement intitulé « *De la contradiction* » (mao dun lun). De plus, une histoire de Han Fei, (IIIe siècle avant notre ère) est racontée aux petits chinois, dès l'école élémentaire. Un homme, du pays de Chu, vend des lances (mao) et prétend qu'elles transpercent n'importe quel bouclier (dun). Il vend aussi des boucliers et prétend qu'ils arrêtent toute lance. Ainsi la contradiction se dit « lance bouclier ». Les jeunes enfants réfléchissent : est-ce parfois vrai ou n'est-ce que mensonge ? Il y a aussi une école de philosophes logiciens, les mohistes, qui ont bien étudiée la contradiction mais leur travail a été délaissé. Quoi qu'il en soit, « La Chine antique a clairement perçue ce qu'était une contradiction logique ».

Que s'est-il donc passé ? L'erreur, nous l'avons dit, c'est de croire être en présence de contenus de pensée fondamentalement différents chez les Grecs et les Chinois (certains ont pensé cela des primitifs, des noirs, des femmes !)

15/ Ce qui diffère, c'est la façon dont l'accent sera mis, ici ou là, créant par là même comme une problématique adaptative humaine alors non consciente. Ce qui diffère c'est la façon dont des humains, Grecs ou Chinois, peuvent être diversement motivés en fonction des situations, des circonstances, des hasards, des libertés, mais, en aucun cas, du fait de leur nature.

Loin donc d'ignorer le principe de contradiction, les penseurs de la Chine antique se sont plutôt appliqués à s'en dégager, moins à le réfuter qu'à le dissoudre ». Jullien cite les formules de Laozi : « émuoyer les tranchants, dénouer les écheveaux, égaliser les lumières, unifier les poussières. » Il résume : « La Chine n'a pas aiguïse la contradiction ; elle a pensé la communication par décloturation des opposés. » De son côté, la pensée, en Grèce, avait aussi posé « le contraire » comme la pensée en Chine. C'est quand elle l'a « élevé à l'en-soi, hors de la variation alternée des phénomènes » qu'elle a commencé sa bifurcation par rapport à la pensée chinoise.

Les Grecs ont « serré », à l'extrême, l'opposition et l'ont conduite à la contradiction : l'être ou non-être, le bien et le mal. Les Chinois, au contraire, l'ont desserré, et l'ont entraîné vers la contrariété, un jeu des contraires qui est à l'origine du cours « naturel » sans fin des choses et du monde.

Serrer les contraires jusqu'à les dresser comme d'essentielles contradictions ou les dessérer pour les voir jouer souplement dans toute chose : telle est la problématique adaptative à l'origine des deux pensées

Deux grandes orientations dans l'expérience humaine vont en résulter. Au delà de ce qui est historiquement arrivé de chaque côté (et qui aurait aussi pu différer), nous pouvons aujourd'hui les comprendre ensemble à partir d'un possible commun ignoré, ce qui ajoute à notre compréhension de l'humain.

16/ Dans cette tentative de construction des problématiques adaptatives humaines, Jullien s'est aussi saisi du problème des écarts Chine - Occident et Chine concernant l'opposition disséminée ou dressée entre Bien et Mal.

Il situe et tend la notion de « mal » entre « négatif de fixation » et « négatif de stimulation ». Le « mal », tel qu'ordinairement nous le pensons, émerge bien du premier négatif de fixation sclérosante et paralysante. Au contraire, le négatif de stimulation peut nous apparaître comme étant aussi le « mal », alors qu'il est contributeur indispensable au maintien et au développement du bien.

Dans cette tension entre le bien et les deux négatifs, on trouve « le laid, l'abject, le douloureux ». Ainsi on atteint la constitution d'un « ensemble » de notions. Elles ne sont pas moins dramatiques et moins pratiques que la notion de « mal » mais elles sont pertinentes et opératoires.

C'est donc la fin d'une absolutisation du mal et d'une absolutisation du bien, condition *sine qua non* pour fonder une nouvelle intelligibilité des représentations, des communications, des conduites culturelles humaines, intelligibilité requise pour construire un autre avenir humain que celui qui continue de nous menacer.

17/ Telles sont les perspectives d'approfondissement et d'invention de l'expérience humaine qui doivent être celles du dialogue entre les cultures. De la façon dont Jullien le pratique, il passe, judicieusement par les langues-cultures. Une autre voie doit être, elle aussi, conjointement, explorée, celle des histoires occidentales et chinoises, entre autres.

Deux auteurs que nous avons antérieurement évoqué ici, l'historien des religions, Georges Dumézil, et plus récemment, le biogéographe, Jarred Diamond, se sont avancé dans cette voie. Le premier nous a conduit à reconnaître les problématiques adaptatives des grands secteurs d'activité : religieux, politique, économique, informationnel.

Le second auteur nous a montré comment des croisements historiques différents des problématiques « ouverture/fermeture ; unité/diversité, autorité/liberté » ont contribué à faire bifurquer les histoires des peuples et des pays.

Un travail considérable est désormais possible. Reste qu'il est encore difficile à faire comprendre. Il est tout aussi difficile pour les politiques d'en prendre conscience et de s'y intéresser. La journée européenne du dialogue interculturel commence. Elle a devant elle un horizon qu'elle sous-estime et à côté d'elle des ressources qu'elle ne sait pas, ou bien ne veut pas, découvrir.

Brève bibliographie

Jullien François, *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Fayard, 2008. Y a-t-il des valeurs universelles ? Où situer le commun entre les hommes ? Comment concevoir le dialogue entre les cultures ?

Demorgon Jacques, *Critique de l'interculturel*, Paris, Economica, 2005. - Nous aurions une meilleure capacité d'anticiper les violences extrêmes si nous savions combien les sociétés sont différentes et même incompatibles. L'ouvrage présente les concepts fondamentaux d'une science de la singularité des sociétés.